

Par e-mail : <https://www.lesoir.be/525537/article/2023-07-14/adelaide-charlier-le-visage-solaire-de-lactivisme-climatique>

Adélaïde Charlier, le visage solaire de l'activisme climatique

Elle a émergé d'un seul coup, portant le message d'une jeunesse déferlant dans les rues de Bruxelles pour souligner l'urgence climatique. Depuis lors elle se multiplie pour sensibiliser, mobiliser, mais aussi exiger. Derrière le sourire se cachent des convictions très profondes, une radicalité pleinement assumée. Le deuxième épisode de notre série «Au nom de la cause»

Par [Benoît July](#) le 14 juillet 2023

Adélaïde Charlier a 22 ans et un agenda de ministre. Toute occupée à interpellier le Premier ministre ou TotalEnergies, à s'exprimer dans les médias ou dans les cénacles politiques, ou encore à pratiquer la désobéissance civile – un mouvement qui, à l'instar de Code Rouge, témoigne de la frustration et de l'impatience croissantes des activistes climatiques...

Car Adélaïde Charlier « est » activiste climatique, au sens où ce combat imprègne totalement, radicalement, sa jeune vie. Au sens aussi où elle en est, à l'instar d'une Greta Thunberg qui l'a fortement inspirée, une incarnation. En Belgique, quiconque s'intéresse à la crise climatique connaît Adélaïde Charlier – ou ne tardera pas à la connaître si ce n'est pas encore le cas...

« Elle est épatante »

« Elle est épatante », commente d'emblée Nicolas Van Nuffel, président de la Coalition Climat – qui fédère plus de 90 organisations de la société civile belge (nature et environnement, coopération au développement, syndicats, mutualités, jeunesse, mouvements citoyens) autour du thème de la justice climatique. « Elle s'exprime merveilleusement en public, son charisme lui permettant de combiner l'émotion et la réflexion. Mais en même temps, elle est d'une simplicité absolue. Elle ne se prend pas la tête alors qu'elle est objectivement fort sollicitée. Elle sait précisément le rôle qu'elle joue, et fait preuve à cet égard d'une très grande maturité. »

Et notre interlocuteur de citer cet exemple qui remonte au printemps 2019, l'année qui a vu débouler Adélaïde sur la scène médiatique à la suite du succès inédit des marches pour le climat – des dizaines de milliers de manifestants avaient alors déferlé dans les rues de Bruxelles. Tentant de former une coalition en Wallonie, Elio Di Rupo reçoit Adélaïde Charlier, porte-parole du mouvement Youth for Climate. Le vieux briscard de la politique interroge la demoiselle assise en face de lui : « Mais que faut-il donc faire pour le climat ?... ». Adélaïde ne se laisse pas démonter : « Mon rôle, c'est de vous dire qu'il est urgent d'agir. Les arguments scientifiques sont à ma droite (Jean-Pascal van Ypersele, climatologue et membre du Giec, NDLR), et les propositions pour agir, à ma gauche (portées par Nicolas Van Nuffel et la Coalition Climat, NDLR). »

La jeune activiste, que *Le Soir* a longuement rencontrée à Namur pour préparer son portrait, n'a pas mentionné cette rencontre, pas plus que celles avec d'autres personnalités dont elle aurait pu faire étalage. « Je n'ai jamais cherché la publicité pour moi-même, elle ne m'intéresse pas », assure-t-elle. « Tout cela m'est tombé dessus d'un seul coup – j'étais à une marche le matin, et le soir, tremblante, au JT de RTL. Depuis ce printemps 2019, je ne fais que porter le message partout où j'en ai l'opportunité. Nos démocraties sont imparfaites, les décisions sont décevantes, il faut constamment mettre la pression. Mon rôle est celui-là : argumenter, mobiliser, pour réconcilier l'urgence climatique avec la politique – car c'est bel et bien de la politique, au sens noble, que viendront les solutions. »

Une enfance au Vietnam

D'où tient-elle cette conviction ? Rembobinons quelque peu. Trois étapes jalonnent, selon celle qui combine aujourd'hui l'activisme avec des études en sciences sociales à la VUB, sa prise de conscience climatique : une jeunesse au Vietnam, les marches pour le climat et une rencontre, elle aussi fondatrice, en Amazonie...

« Le premier jalon, c'est notre déménagement en famille au Vietnam. J'ai eu la chance d'y étudier dans une école des Nations unies au sein de laquelle on parlait beaucoup des urgences climatiques », raconte-t-elle. « On les évoquait d'autant plus que le quotidien des populations y était déjà beaucoup plus impacté qu'en Belgique : la montée des eaux du Mékong, les migrations vers les villes, les typhons de plus en plus présents, tout cela, c'était déjà leur réalité. »

De retour en Belgique, en 2016, elle se souvient avoir ressenti ce décalage. « J'ai repris la vie d'une ado de mon âge, certes très conscientisée mais tout de même confiante dans le fait que la crise était gérée. Puis Greta Thunberg a déboulé dans ma vie : la grève pour le climat, quelle audace ! »

Une parmi tant d'autres – plus de 60.000 personnes dans les rues de Bruxelles, le 2 décembre 2018 –, Adélaïde participe à sa première marche pour le climat. « Elle était déjà fort impliquée », se souvient Marie-Cécile Samson, préfète au collège Notre-Dame de la Paix, à Erpent. « Elle avait aussi une réelle capacité à mobiliser. À peine arrivée au collège ou presque, elle était élue super déléguée, en charge de la représentation des élèves auprès de la direction, des enseignants et des parents. »

Un tsunami médiatique

Une marche, donc, puis un appel d'Anuna De Wever, à la tête du mouvement Youth for Climate du côté néerlandophone, qui la repère par personnes interposées. « Nous nous rencontrons dans un bar à Bruxelles en janvier, elle m'explique qu'il faut une voix en Belgique francophone. Anuna est une vraie personnalité, elle me charge de mobiliser un maximum de personnes pour les marches suivantes. Des milliers de groupes Facebook se forment, je me souviens de ce moment magique où nous montons tous ensemble dans le train à Namur. Je m'étais préparée, j'avais rencontré (le climatologue) Jean-Pascal van Ypersele qui avait choisi de nous aider, mais je ne m'attendais pas à me retrouver dans tous les médias... »

Elle n' imagine pas davantage le tsunami qui va suivre. « Elle a géré cela de manière impressionnante, même si nous avons fait preuve de tolérance et si elle a eu la chance d'être très bien soutenue par sa famille », poursuit la préfète. « Tout de même : revenir en classe alors qu'on a rencontré Macron la veille, c'est particulier. Elle devait continuer à alimenter la mobilisation des

jeunes pendant des semaines jusqu'aux élections, répondre à des sollicitations incessantes sans jamais oser ni vouloir dire non et... poursuivre sa scolarité. Elle a parfois craqué, mais elle a surtout très bien assumé. »

Le troisième jalon, après le Vietnam et les marches, a pour cadre l'Amazonie. Alors en année sabbatique, Adélaïde embarque sur un voilier avec Anuna De Wever et une trentaine de jeunes pour participer à la COP25 qui doit se dérouler en décembre 2019 au Chili. Suivant la voie de Greta Thunberg partie rejoindre en bateau un sommet de l'ONU à New York, Adélaïde appréhende tout de même ce voyage qui doit lui faire traverser l'Atlantique alors qu'elle n'a aucune expérience de la voile – elle passera d'ailleurs plusieurs jours alitée...

« Mon combat est celui d'Anita »

L'affaire tourne mal, qui plus est : les comparses arrivent à Belém, au Brésil, alors que la grande-messe climatique a dans l'intervalle été déplacée dans l'urgence à Madrid, pour cause d'instabilité à Santiago du Chili. « Une immense déception car nous étions très motivés et très bien préparés », se souvient-elle. « Mais nous y avons rencontré des représentants des communautés locales, aux prises avec la surexploitation, la destruction de l'Amazonie. » Parmi eux, Anita, dont le village est menacé par la construction d'un barrage hydroélectrique et qui s'est scindé entre ceux qui préfèrent déménager et les autres, qui veulent combattre pour conserver le droit de vivre sur leur terre.

« Mes sentiments sont mitigés – un barrage, c'est de l'énergie propre, mais à quel prix dans ce cas ? Surtout, Anita a le même âge que moi et je réalise à quel point, en dépit de nos différences, nos expériences sont liées. Son combat est le mien car on ne sauvera pas le climat sans sauver la biodiversité, on ne préservera pas la biodiversité sans respecter les droits de celles et ceux qui en vivent. C'est avec Anita que j'ai compris qu'il était impossible de scinder les combats, de distinguer les discriminations, comme il est impossible de distinguer les limites planétaires. C'est avec Anita que j'ai en quelque sorte fait le lien entre la science et les tripes, et que je me suis convaincue qu'il fallait tout repenser pour tout reconstruire : nous n'allons plus pouvoir vivre comme nous avons vécu jusqu'ici. »

Fédérer les générations

Pour mener ce combat à la fois climatique et humain, Adélaïde Charlier n'est évidemment pas seule. Soucieuse d'éviter de « créer de la division où la cohésion doit absolument l'emporter », elle évite d'ailleurs de stigmatiser la génération qui l'a précédée. « Quand je me compare à son âge, j'étais à des kilomètres de ses préoccupations », constate Francis Panichelli, son alter ego des Grands-parents pour le climat. « Je l'admire aussi pour cela : elle sacrifie l'insouciance de sa jeunesse à la cause climatique alors que j'éprouve de la culpabilité à l'idée d'avoir laissé les choses empirer. Ces jeunes ont beaucoup de mérite, de maturité. Le récent discours qu'Adélaïde a porté au Parlement européen lors de la conférence « Beyond Growth » (« Au-delà de la croissance », NDLR) était de très grande qualité. »

« Comme Lucie Morauw (une autre figure de proue de Youth for Climate, NDLR), elle est très sérieuse dans ce qu'elle fait », constate Carine Thibaut, porte-parole de Greenpeace. « Nous avons travaillé ensemble sur beaucoup de dossiers très concrets, comme le sponsoring controversé des 20 km de Bruxelles par TotalÉnergies ou les risques liés à l'exploitation des fonds marins, par

exemple. Elle prend beaucoup de temps à lire en amont, à rencontrer des scientifiques, avant de ramasser tout cela dans des propos qui sont à la fois vulgarisateurs et très inspirants. »

Mais, aussi fédératrice soit-elle, est-elle vraiment représentative de toute la jeunesse, elle qui provient d'un milieu aisé, qui a été sensibilisée toute jeune au défi de la justice climatique ? « Pas plus qu'il ne faut opposer les générations, il ne faut diviser les jeunes en fonction de leur parcours, de leur profil socio-économique », estime Carine Thibaut qui souligne que la préoccupation climatique, même vécue différemment, est très prégnante dans la jeune génération. « La question de la représentativité se pose dans tous les mouvements. Ce qui importe, c'est qu'ils soient portés par des leaders d'opinion, par des personnalités qui sont en capacité de faire bouger les choses. Et qui, dans le cas présent avec Adélaïde notamment, sont aussi très soucieuses des dimensions sociales du défi climatique. »

Déceptions voire désillusions

Des personnalités qui n'en sont pas moins fragiles et pour lesquelles le combat génère, au quotidien, son lot de déceptions voire de désillusions. « Avant, j'arrivais à me projeter dans l'avenir.

Aujourd'hui, c'est plus compliqué. J'appartiens à cette génération qui s'interroge sur la responsabilité de mettre au monde des enfants », lâche-t-elle. « Mais je ne suis pas désespérée pour autant. Les rapports scientifiques nous éclairent, nous savons ce qui se passe, ce qui va advenir si nous ne faisons rien et ce que nous devons faire pour éviter que le pire se produise. La conviction qui me porte, c'est qu'on n'a pas d'autre choix que d'agir collectivement pour que le monde change, pour que les engagements pris soient enfin respectés. »

Les récents événements – l'impossibilité pour la Belgique d'accoucher d'un plan climat, les appels de certains politiques, y compris Alexander De Croo, à faire une pause dans la réglementation environnementale, les crispations croissantes en Europe sur des enjeux majeurs comme la restauration de la nature, entre autres... – ne sont pas de nature à la rassurer. Pas davantage d'ailleurs que certains comportements individuels, qu'elle se garde cependant de trop juger. « Chacun doit évidemment agir en conscience mais le climat, la justice sociale sont des sujets pour lesquels il faut avant tout se positionner de manière collective. On a besoin de législations pour corriger les dérives d'un système qui nous mène à la destruction. »

L'exigence de la radicalité

Les crises, cependant, s'accumulent : sanitaire, énergétique, du pouvoir d'achat, qui semblent à chaque fois retarder voire éclipser l'agenda climatique. « Cela fait 50 ans que l'environnement arrive en dernier sur la liste », regrette-t-elle, « alors que les crises dont on parle sont liées à la crise climatique, alors que l'urgence climatique est en réalité la porte d'entrée pour résoudre tant d'autres problèmes. Nous devons inventer un nouveau modèle compatible avec le constat que notre planète est finie, qu'elle est incompatible à une croissance infinie. Nous devons revenir à la racine du mal, à notre relation avec la nature, l'économie, le social. »

On est donc loin, très loin même, d'un débat sur les voitures électriques ou l'idée que la technologie pourrait nous sauver. « Il faut porter un discours beaucoup radical », assure-t-elle, justifiant par là des actions comme la désobéissance civile. « Les marches pour le climat avaient un côté magique mais elles n'ont dérangé personne. Le seul moyen d'avancer, c'est de placer concrètement les politiques, les entreprises devant leurs responsabilités. On ne peut plus se permettre d'attendre ni de feindre l'ignorance : les faits sont connus, il est urgent d'avancer. »